

LA

MUSE OTTOMANE

A L'ACADÉMIE IMPÉRIALE

DES

Sciences, Belles-Lettres et Arts

DE LYON.

Messieurs et très-honorés Confrères,

C'est à vous, c'est au corps savant que vous formez, que je me fais un devoir et un plaisir de dédier la Muse Ottomane.

Je n'ai point oublié que c'est du sein même de cette compagnie que sont partis les premiers encouragements qui m'ont donné la force de persévérer dans l'entreprise aussi neuve que difficile où je m'étais engagé. Oui, Messieurs, j'aime à vous le dire, sans votre bienveillant appui, cet ouvrage n'existerait pro-

PRÉFACE

Les Turcs ne sont guère connus en Europe que sous le rapport politique : leur littérature y est généralement considérée comme ne méritant pas de fixer l'attention de l'homme de goût, et il ne manque pas de gens, même instruits, qui pensent qu'ils n'ont aucune espèce de poésie. Ce préjugé est ancien déjà, et des efforts ont été vainement faits pour le détruire. C'est ainsi qu'il y a plus d'un siècle et demi, le célèbre traducteur des *Mille et une Nuits*, Galland, écrivait les lignes suivantes : « On fait quelque grâce aux Arabes, et ils passent pour avoir autrefois cultivé les sciences avec une grande application ; on attribue de la politesse aux Persans, et on leur fait justice : mais, par leur nom seul, les Turcs sont tellement décriés, qu'il suffit ordinairement de les nommer pour signifier une nation barbare, grossière et d'une ignorance achevée... Cependant on leur fait injustice ; car, sans s'arrêter à les justifier de barbarie et de grossiè-

PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE DE LA POÉSIE
CHEZ LES TURCS

I

On sait combien le climat influe sur l'organisation intellectuelle de l'homme, et quel caractère différent il imprime à ses idées, à ses sentiments, à ses croyances même. L'âpreté des pays septentrionaux semble avoir passé dans l'esprit et dans le cœur de ses habitants, qui ne rêvent et ne chantent que guerre, vengeance, carnage; la chaude et molle température des régions du midi se reproduit dans les compositions brûlantes et langoureuses à la fois, écloses dans cette partie du globe; enfin l'Orient ne devait-il pas aussi marquer d'un trait distinctif et spécial les productions de ses écrivains?

C'est ce qui a lieu, en effet.

Vivant dans les contrées les plus favorisées de la nature, sous un ciel pur et sans nuages, au milieu d'une végétation riche et luxuriante, les peuples asiatiques sont naturellement ardents, enthousiastes, pleins d'imagination. Tout se change à leurs yeux en prodiges, tout revêt des formes colossales, et la réalité disparaît pour faire place à des fictions tellement exagérées, que le songe le plus vertigineux ne saurait en offrir l'équivalent au cerveau de l'homme en proie à la fièvre. Les coups d'épée de leurs héros font toujours trembler les étoiles dans le firmament; la beauté de leurs héroïnes rend la lune si jalouse, que cet astre voile sa face de dépit; le regard de leurs sultans éclipse la splendeur du soleil. Et à combien de rêveries ne se livrent-ils pas d'ailleurs! Une haute montagne circulaire entoure le monde, dans les flancs de laquelle habitent les djinns, les goules et les dives, êtres mal-faisants qui se plaisent à dévorer les hommes; un oiseau de la grosseur d'un chameau réside dans ces régions mystérieuses et se transporte, avec la rapidité de l'éclair, d'un bout à l'autre de

étrangers, mais en gardant soigneusement le modeste costume sous lequel elle s'était d'abord produite. Le temps, cependant, a imprimé à cet idiome, comme il le fait à toutes choses au monde, certaines modifications assez sensibles; et l'ancien turc, ou *djagataï*, est devenu au turc moderne ce qu'est pour nous le français de Rabelais ou de Marot, comparé à celui de Voltaire. Telle qu'elle existe maintenant, la langue turque est belle, énergique, régulière et pleine de noblesse; c'est la seule dont on use à la cour de Perse. Elle se prête bien à la poésie, a du nombre, de l'harmonie, et cette majestueuse gravité qu'offrent dans leurs manières et leur maintien les hommes qui la parlent¹.

III

Longtemps déjà avant leur établissement en Europe, les Turcs cultivaient la poésie. Au début du quatorzième siècle, parut un grand poème mystique dû à la plume d'Aaschik, surnommé *Pacha* à cause de l'autorité qu'il exerçait sur les esprits. Cet ouvrage est une imitation du *Mesnévi* du poète persan Djélaleddin-Roumi², et ne lui est pas de beaucoup inférieur. A côté de ce premier monument du talent poétique des Osmanlis vient se placer le *Gulchéviras*, ou la *Floraison des Roses du mystère*, par le cheik Elvan, autre imitation ou traduction du persan, et dont le mysticisme forme également la base. Ainsi, la religion, cette sublime poésie de l'âme, a été pour les Turcs comme pour la plupart des autres peuples, une source primitive de fortes et grandes inspirations.

La fin de ce même siècle vit naître un autre poème religieux non moins important, intitulé *Meuloudijé* ou *Anniversaire de la naissance du Prophète*, dont le poète Soliman était l'auteur; et l'*Iskendernameh* ou le *Livre d'Alexandre*, par Ahmed-Daji, espèce d'épopée universelle, à la fois historique, religieuse, scientifique, etc.

¹ Il y a une expression turque qui signifie à la fois *Dieu*, *Justice* et *Vérité*; c'est le mot *Hakk*. Quelle autre langue pourrait se vanter de posséder un aussi beau synonyme?

² Ce surnom de *Roumi* fut donné à Djélaleddin, qui était né à Balk, en Perse, parce qu'il était venu se fixer dans l'Asie Mineure; car les Turcs appellent *pays de Roum* toute cette partie de l'Orient qui fut autrefois possédée par les Romains, et dans laquelle la Turquie se trouve comprise.

également poète, mais qui vivait près d'un siècle plus tard), excella dans la poésie descriptive des villes.⁴ Sourouri et Djélili traduisirent et commentèrent les chefs-d'œuvre des principaux poètes de la Perse, de Saadi, de Hafiz, de Djami, d'Attar. Lamii se lança dans la même carrière, mais avec une incontestable supériorité de talent, de telle sorte que ses traductions paraissent presque des originaux : il tira, en outre, de son propre fond nombre d'ouvrages remarquables. Aussi bon poète, mais plus hardi peut-être que lui, Fasli composa une épopée qui ne devait rien aux peuples voisins, et qui avait le mérite de prêter un sens suivi et raisonnable aux gracieuses mais incohérentes rêveries de l'Orient ; je veux parler du poème allégorique intitulé *la Rose et le Rossignol*. Sati, qui s'était déjà distingué sous le règne précédent, se créa de nouveaux titres à la gloire, et fut nommé *Poète de la cour*. Le prince Bajazet, fils de Soliman, écrivit des vers pleins de charme et de mélancolie. Enfin un homme que la nature avait doué d'éminentes facultés et qui eût brillé partout ailleurs que sur les rives du Bosphore, Baki, s'adonna principalement au genre lyrique, et y conquit sans peine le premier rang. Grâce, délicatesse, enjouement, douce philosophie, profondeur de pensées, tout se réunit dans ce poète, qu'on pourrait appeler exceptionnel, car son génie semble être plutôt une émanation des idées de tous les peuples en général, qu'un produit spécial de la Turquie. Soliman I^{er} prouva combien il était bon juge littéraire, en donnant à Baki une place à part dans son estime et en l'honorant de son amitié.

VI

C'est une loi de la nature que rien ne se maintienne longtemps à l'apogée, et que tout ce qui ne peut plus s'accroître aille en déclinant. Ainsi en fut-il de la poésie ottomane. L'éclat qu'elle avait jeté sous Soliman I^{er} s'affaiblit sensiblement sous ses successeurs, et ce n'est que de loin à loin qu'elle se signala encore par des œuvres dignes d'attention.

Attaji fut le premier qui, après cette époque, produisit quelque

⁴ Le genre est nommé par les Turcs *scherengis*, ce qui signifie proprement *révolte des villes*, bien qu'il n'y soit nullement question de révolte ; mais c'est une espèce de métaphore de mots pour indiquer que les beautés de telle ville surprennent l'esprit au point de le bouleverser, de le révolutionner.

J'ai voulu par ces vers illustrer mon pays,
Et comme un rossignol je prétends qu'on me loue ;
Car, si ce chantre ailé des roses est épris,
Moi j'aime la beauté, qui les a sur la joue. 7

Mettez à profit les beaux jours
Que cette saison nous ramène,
Car aussi prompt est dans son cours
Le printemps de la vie humaine.

L'AUTOMNE

Des beaux jours la gloire est passée ;⁵
Plus de fleurs, plus de doux abris ;
Par les vents la feuille chassée
Jonche le sol de ses débris.
Les arbres, jaunis par l'automne,
Vont mêlant l'or de leur couronne
Au mobile argent des ruisseaux.⁶
Dans la plaine, sur les coteaux,
Tout ne respire que tristesse,
Et la campagne, en sa détresse,
Semble reprocher aux autans
D'avoir causé tant de ravage.
Comprenons ce muet langage,
Et songeons à l'effet du temps.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

L'ILLUSION

1

Je pense voir le sanctuaire
 Qu'au sein de la Mecque on révère,
 Ou celui du roi d'Orient.

Baki, en comparant une jeune fille au Temple de la Mecque et à celui de Salomon, ne fait que se conformer aux habitudes poétiques des écrivains du Levant, qui s'inquiètent moins de la conformité réelle des objets qu'ils rapprochent les uns des autres que de la beauté et de la noblesse des images qu'ils présentent à leurs lecteurs. Dans les livres sacrés des Hébreux on trouve parfois des comparaisons analogues, notamment celle-ci du *Cantique des Cantiques* : *Sicut turris David collum tuum, quæ ædificata est cum propugnaculis* ; « Votre cou est comme la tour de David, qui a été bâtie avec des fortifications. »

Nos poètes européens sont plus exacts dans les diverses figures auxquelles ils ont recours pour animer leurs compositions, mais aussi ils ont bien moins de spontanéité et de grandeur.

2

Car le plaisir comme la peine
 Ne sont qu'illusion aussi.

Voilà une pensée vraiment profonde et philosophique, qui semble jetée là comme au hasard, à la suite d'autres idées beaucoup plus

frivoles ; mais il est facile de voir que notre auteur, en homme habile, a ménagé depuis le commencement de sa composition, et sans la laisser deviner, cette chute si remarquable. On avait souvent dit avant lui que le *plaisir n'est qu'une illusion* ; mais, aux yeux de ce poète moraliste, c'est le *plaisir et la peine* réunis ensemble, autrement dit la vie humaine, qui sont *une illusion*. Cela revient à cette belle pensée de Pindare : « L'homme n'est que le rêve d'une ombre. » Baki a parfois de ces traits inattendus qui décèlent l'écrivain supérieur, et qui prouvent que le titre, qui lui a été décerné dès son vivant, de « prince des lyriques turcs, » n'est point usurpé.

Au reste, cette pièce demande une certaine attention pour être bien comprise ; car on ne saisit pas du premier coup d'œil comment, parce qu'une fraîche joue ressemble à la rose, une belle bouche à du vin, un cœur brûlant d'amour au soleil, etc., tout n'est qu'illusion sur la terre. Mais voici, suivant moi, la filiation des idées de l'auteur : Pour être réelle, une chose doit être distincte de toutes les autres, et ne pouvoir leur être assimilée ; autrement on est exposé à les confondre ensemble ; et alors, où se trouve la réalité, où se trouve l'apparence ? Or, comme chaque objet ici-bas a son semblable, chaque objet trompe les sens de l'homme, et devient par là même une source d'illusions pour lui ; donc, il doit se tenir en garde contre le monde. Tel est évidemment le sens des vers de Baki, que je me suis attaché à reproduire avec d'autant plus d'exactitude, que la moindre altération les eût rendus inintelligibles pour le lecteur français.

PLAINTE D'AMOUR

3

As-tu brodé ces mots sur ton habit de fête.... ?

Les Orientaux sont dans l'usage de tracer, ordinairement en broderies, sur le bord de leurs vêtements de parure ou de cérémonie, des inscriptions, des devises, des maximes, en rapport avec leur âge, leurs habitudes et leur rang dans le monde. Cette coutume, qui existe chez les deux sexes, leur vient des Hébreux. Le manteau d'apparat du Sultan porte sur la lisière un des versets du Coran, dont les caractères sont formés en riches filigranes d'or rehaussés de pierreries.

4

« J'ordonne que Baki, ce rossignol du cœur,
 « Au sommet d'un cyprès battu de la tempête,
 « Comme la tourterelle exhale sa douleur ! »

Tant que le rossignol est heureux, il choisit la rose, son amante, pour s'y poser et y faire entendre ses douces mélodies ; mais éprouve-t-il quelque chagrin d'amour, il vole aussitôt sur un cyprès, et là soupire douloureusement ses peines. Voilà ce qui résulte, non pas de l'observation scientifique d'aucun naturaliste, mais bien des gracieuses rêveries de la muse orientale. C'est la source de beaucoup d'images extrêmement poétiques de la part des auteurs arabes, persans et turcs, qui ordinairement se mettent eux-mêmes en scène sous le nom du rossignol, tandis que la rose n'est autre que leur maîtresse. En voici un exemple tiré de Hafiz :

« Perché sur un noir cyprès, le rossignol malheureux module ses accords plaintifs : Que la rose, dit-il, échappe à l'influence du mauvais œil.¹ O rose ! tu as beau être la reine des fleurs, tu ne devrais pas pour cela te montrer inhumaine envers tes infortunés amants, au point de leur faire perdre la raison. »

L'AUTOMNE

5

Des beaux jours la gloire est passée.

Le vers turc dont celui-ci est la traduction porte :

نم و نیشانه قلمدی فاصلی بهاردن

C'est-à-dire : *Il n'est rien resté de la gloire ni des vestiges du printemps.*

Mais j'ai cru devoir remplacer le mot *printemps* par celui plus

¹ C'est un préjugé à peu près général en Orient qu'il y a certains regards

général de *beaux jours* ; car c'est à l'été que succède immédiatement l'automne, et non pas au printemps. Je fais cette remarque, peu importante d'ailleurs, pour montrer que je reste fidèle à mon système de traduction, qui est de reproduire l'idée et la couleur de l'original, plutôt que les expressions mêmes, lesquelles souvent iraient mal dans une langue étrangère.

6

Les arbres, jaunis par l'automne,
Vont mêlant l'or de leur couronne
Au mobile argent des ruisseaux.

J'ai, cette fois, eu le bonheur de pouvoir rendre mon texte presque mot pour mot, ce à quoi je ne manque jamais lorsqu'il m'est possible de conserver ainsi l'élégance de la phrase française. Je m'en félicite pour ce passage surtout, qui me paraît offrir une belle image, destinée à exprimer une circonstance bien commune, la chute, en automne, des feuilles des arbres dans les eaux courantes.

 LE VIN

7

Echanson ! verse-moi du vin ;
C'est le paradis sur la terre.

Baki oublie ici, comme il le fait en tant d'autres endroits de ses écrits, que le fondateur de sa religion a défendu aux Croyants l'usage de la *dive bouteille*, comme dit Rabelais, ou plutôt notre poète ne l'oublie nullement, mais il brave, en véritable épicurien qu'il est, les foudres lancées par le Prophète contre les buveurs de ce nectar perfide que le Coran appelle la *source des péchés*. On verra, du reste, dans la pièce subséquente intitulée *Aveux*, que l'Horace musulman n'a

funestes qui portent malheur à la personne sur laquelle ils sont tombés, à peu près comme dans plusieurs contrées de la France on croit aux *sorts jetés*, aux *maléfices*. La superstition est de tous les pays.

besoin de provisions autres que celles qu'il avait amassées pour son voyage, c'est-à-dire des secours religieux nécessaires pour son passage à la vie éternelle. Mais il m'a semblé qu'ici l'expression naturelle serait plus frappante que l'image même, et je l'ai adoptée.

10

Aucun des jaloux de ta gloire
N'arrivera jusques à toi.

On aime ce noble orgueil de la part d'un poète tel que Baki, à qui sans doute quelques médiocrités envieuses cherchaient à contester le rang qu'il s'était acquis par son mérite, soit dans l'empire des lettres, soit dans l'état social ; car il était parvenu en assez peu de temps au poste élevé de Directeur de l'école ou *médressé* de Murad-Pacha, à Constantinople. C'est le Sultan Soliman lui-même qui avait successivement *recommandé* son poète favori au Mufti et au corps des Ulémas, lesquels n'avaient eu garde, on le pense bien, de contrarier les désirs d'un tel protecteur.

Du reste, si Baki, comme tous les hommes d'un vrai talent, eut ses jaloux et ses ennemis, il compta aussi, dans sa patrie même, de passionnés admirateurs, parmi lesquels on peut citer Ahdi, Hassan-Tschelebi, Kinalisade, Rijasi, Hagi-Chalfa, Abdul-Latifi et plusieurs autres écrivains distingués. Voici le jugement que le premier de ces auteurs porte de lui dans son *Bosquet des Poètes* : « Les chants si mélodieux de ce *rossignol amant des roses du langage*, les paroles si douces de ce *perroquet nourri de sucre*, font l'admiration du monde et méritent d'être placés, comme un glorieux modèle, sous les yeux de tous les fils des hommes. »

 AVEUX

11

Je franchis en courant cette arche de la vie,
Et des biens d'ici-bas aucun ne m'est resté !

Cette espèce de confession, si remarquable, à mon avis, par sa

tournure vive et originale, peut nous donner un aperçu des mœurs d'une partie de la haute société turque, de celle en qui se rencontrent fortune, éducation et lumières. Là, comme chez les peuples européens les plus raffinés, il y a des hommes de plaisir et de bonne chère, des partisans pratiques du système d'Epicure, des *viveurs* enfin. Baki était l'un d'eux, il le proclame assez haut lui-même pour que personne ne puisse le révoquer en doute ; mais quel autre, parmi tous ses gais compagnons, si nombreux qu'ils aient été, a su trouver dans sa dissipation même une source d'inspirations poétiques et de gloire ? C'est qu'il ne faut que des organes un peu robustes pour se livrer aux jouissances matérielles de la vie, tandis qu'il est besoin de génie pour les chanter de manière à intéresser le public.

LA VIE HUMAINE

12

Et chaque homme apprendra le secret qu'il redoute.

Les idées exprimées dans cette pièce de vers sont de celles qui ne vieilliront jamais, tant elles sont conformes à l'observation philosophique de la nature humaine. L'inégale répartition des biens de la société entre les habitants du monde, si vivement attaquée de nos jours surtout, est un fait inhérent à la constitution même de cette société : il n'appartient ni à un individu, quelque grand qu'il soit, ni à un gouvernement, de l'abolir. Mais les plaintes qu'on entend faire à ce sujet, de qui émanent-elles ordinairement ? d'hommes en qui la foi manque, et qui ne voient rien hors de la vie présente ; il est donc tout simple qu'ils trouvent mauvais que chacun ne puisse égayer autant qu'il le voudrait le court voyage d'ici-bas. Ceux-là, au contraire, en qui vit une ferme croyance religieuse, se soumettent sans murmurer à l'arrêt de la Providence, et répètent avec le musulman Baki :

Nous allons tous chercher l'éternelle demeure.

Observons en finissant que notre auteur a su rajeunir par la forme un thème déjà rebattu, et que l'image orientale de la fin est particulièrement frappante. J'ai eu le bonheur de pouvoir rendre très-fidèlement les vers de cette pièce.

LA RETRAITE

13

Qui ne trouva jamais dans leur possession
Qu'amertume secrète et qu'agitation.

Il est donc bien avéré que les plaisirs des sens et le tumulte du monde ne pourront jamais remplir la vaste capacité du cœur de l'homme ! Tous ceux qui ont un peu vécu dans ce tourbillon en conviennent de bonne foi, et voici un nouveau et puissant témoignage à ajouter aux autres.

J'ai trouvé dans l'ouvrage de William Jones, intitulé *Poëseos asiaticæ commentarii*, des vers turcs d'un auteur inconnu, sur un sujet analogue, et je n'ai pu résister au plaisir d'en faire une traduction, en vers aussi :

Quelle condition offre de sûres armes
Contre les traits de la douleur ?
Aucune : toute joue a connu la pâleur,
Et tout œil a versé des larmes.
Pour moi, depuis longtemps entré dans ce jardin,
J'en ai dans plus d'un sens exploré les allées ;
Mais ses roses, vite effeuillées,
M'ont d'une rude épine ensanglanté la main.
Ancien habitué de cette hôtellerie,
Chaque coupe de vin où ma lèvre a trempé
A fatigué bientôt ma tête appesantie,
Et je quitte enfin la partie,
Connaissant tout à fond, et de tout détrompé.

14

Voudrais-tu donc, mon cœur, sans relâche poursuivre,
Comme un faucon vaincu, tes rêves insensés ?

Il paraît que la chasse au faucon, à laquelle s'amusaient autrefois en France les princes et les grands seigneurs, et qu'on a eu tort d'abandonner tout à fait de nos jours, venait de l'Orient ; car il en est souvent question dans les écrivains de cette contrée, surtout dans les poètes, qui en font un sujet de comparaisons et de métaphores.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

DEVOIRS D'UN SOUVERAIN

1

Faire miséricorde est la gloire du trône.

Ne te crois pas meilleur que le dernier d'entre eux (tes sujets),
Et sache que beaucoup valent mieux que toi-même.

On peut s'étonner de trouver d'aussi beaux principes de morale chez un de ces monarques absolus qui, d'après la loi fondamentale du pays soumis à leur puissance (*Ourf*), avaient le droit affreux de mettre à mort quatorze de leurs sujets par jour, *sans encourir le reproche de tyrannie*. Mais quiconque a lu l'histoire sait que Soliman I n'abusa pas de ses prérogatives en ce genre, et qu'il fut, au contraire, un monarque généreux et juste, autant qu'il était éclairé. Protecteur des lettres et ami de ceux qui les cultivaient, il fut en outre poète lui-même, sous le nom de *Muhibbi*, et ses vers se distinguent tour à tour, suivant les sujets traités, par la noblesse ou par la grâce. J'ai choisi dans son *Divan* trois pièces qui m'ont paru de nature à en donner une idée.

2

Se laisser emporter aux fureurs du tyran,
C'est être un khan tartare et non pas un Sultan.

Cette maxime, qui devrait être gravée en lettres d'or sur la porte du sérail, est d'autant plus belle qu'elle fait allusion à l'origine du pouvoir des empereurs turcs, lesquels, dans les temps reculés, n'é-

REMERCIEMENT

AU POÈTE GUVAHI.

Que le Ciel, à tes vœux propice,
T'accorde un objet enchanteur
Dont pour toi seul batte le cœur,
Dont la main dans ta main frémisses.
Que de ses cheveux parfumés
Sous tes doigts ruissellent les ondes ;
Sur ta joue, en traces profondes,
Que ses baisers soient imprimés.
Qu'enfin de ses lèvres vermeilles
S'échappent de ces mots piquants
Qui plaisent tant aux jeunes gens
Quand le vin coule des bouteilles.
Mais sais-tu pourquoi, Guvahi,
Mon cœur te traite en favori ?
C'est que, soigneux de ma mémoire,
Dans tes vers messagers de gloire
Tu parlas souvent de Mihri. ⁶

Quiconque ose toujours réussit bien souvent.

C'est là, comme on voit, avec une légère variante, l'*Audentes fortuna juvat* de Virgile ; mais l'auteur turc ne pouvait se dispenser de distinguer dans quels lieux l'audace offre des chances de succès à celui qui y a recours, et il a soin d'en excepter les demeures des grands, où elle ne saurait effectivement avoir qu'une suite funeste. Voilà un de ces traits caractéristiques qu'un traducteur aurait tort de ne pas faire ressortir.

J'ai cru devoir me borner à cet extrait du *Livre des Conseils* de Guvahi, de peur qu'une plus longue suite de maximes ou proverbes de ce genre ne fatiguât le lecteur.

ابن كاتب

IBN KATIB

LES HOURIS

Trois choses du bonheur nous offrent la peinture :
Agréable demeure, exquise nourriture,
Et charmante compagne aux yeux pleins de douceur.
Ces trois choses, le juste en sera possesseur.
Sa demeure d'abord est l'Éden, c'est-à-dire
Un lieu tel, qu'on ne peut dignement le décrire.
Là les plus fins repas ne manqueront jamais ;
Là seront des beautés ravissantes d'attraits,
Les houris,¹ êtres purs, composés de lumière.
« Mais comment pourra-t-on les servir et leur plaire,
« Si ces houris ne sont qu'un simulacre vain ? »
Direz-vous. — Expliquons ce mystère divin :
Les houris sont lumière et pure et déliée,
Oui, mais cette lumière est corporifiée ;²
Elles peuvent, ayant des yeux, des pieds, des mains,
Voir, marcher et palper, comme font les humains.

Le texte dit littéralement : *Lorsque la chaleur de mes joues ne peut plus sécher du sel.* On conçoit que je ne devais pas maintenir dans ma traduction cette bizarre image, qui, d'ailleurs, eût à peine été comprise du lecteur. C'est là un résultat du génie si divers des langues.

6

Qu'il ose m'attaquer, c'en est fait de sa vie !

Mahomet II eut, dans le cours de son règne, de fréquents démêlés avec le prince de Caramanie, qui avait la témérité de lutter contre lui, mais qui finit naturellement par succomber. Cette province se nommait sous les Romains la Cilicie.

La pièce qu'on vient de lire me semble porter l'empreinte assez fidèle du caractère de Mahomet, de ce fameux dominateur en qui la fougue des passions amoureuses s'unissait au penchant le plus vif pour les combats.

 LA FERME RÉOLUTION

7

Malheur surtout au prince épris d'un vil repos,
 Qui de son rang sublime ose à ce point descendre,
 Que la coupe de Djem, le miroir d'Alexandre
 Remplacent dans ses mains les armes des héros !

C'est là le sens que j'ai cru devoir donner au passage le plus obscur peut-être que j'aie encore rencontré dans le cours de mon travail : on en jugera par la version littérale suivante : *Veux-tu voir les deux mondes représentés par une urne ? il te suffit de jeter les yeux sur le miroir d'Alexandre et sur la coupe de Djem.*

J'avoue que ces ténèbres vraiment hiéroglyphiques m'ont tellement effrayé que j'allais laisser de côté cette pièce, assez précieuse

سلطان بايزد ب

LE SULTAN BAJAZET II

UN VIEILLARD A UNE JEUNE FILLE

Usé par l'âge et par l'ennui,
A ton cœur j'ose encor prétendre,
Jeune fille... Ah! daigne m'entendre,
Car mes conseils n'ont jamais nui.
Crains les soupirs de la jeunesse ;
A ta perte ils te conduiraient,
Et tes appas se flétriraient
Au souffle ardent de leur tendresse.
La rose, un jour, au rossignol
Qui lui tenait un doux langage,
S'abandonna, fleur trop peu sage ;
Mais l'aquilon, rude en son vol,
L'ayant maltraitée au passage,
Ses débris jonchèrent le sol.¹

PORTRAIT DE NÉFI PAR LUI-MÊME

10

Mes sentiments sont hauts ; le ciel en est l'image.

Rien ne prouve mieux combien Néfi avait réellement d'élévation dans les sentiments, ainsi que de fermeté dans le caractère, que la réponse qu'il adressa au chiaoux-bachi chargé d'exécuter contre lui la sentence dont j'ai parlé plus haut. Le supplice devant avoir lieu dans le chantier du sérail : « Suis-moi, Néfi, » lui dit avec un sourire farouche cet homme de sang, par allusion au titre des satires du poète, « nous allons trouver un bois dont tu pourras tailler tes *flèches*. » Néfi, qui était resté impassible devant la mort, ne put entendre sans indignation cet atroce jeu de mots d'un bourreau visant au bel esprit, et lançant sur lui un regard de dégoût : « Misérable Turc¹ ! lui cria-t-il, fais ton métier et ne te mêle pas aussi de satire. » La victime des Ulémas eut la tête tranchée, et son corps fut jeté à la mer.

11

Je cherche à m'illustrer par de nobles travaux,
Mais sans gêner en rien l'essor de mes rivaux.

Il y a dans le texte : *Je m'efforce de monter à la Kaaba de l'esprit, mais sans que mon cercle dérange les autres cercles*. Les pèlerins de la Mecque font différentes évolutions pour arriver au point culminant de la Kaaba ou Maison-Sainte : c'est ce qui a fourni à Néfi l'image assez juste dont il se sert, mais qu'il m'était impossible de faire passer en français. J'en ai donné le sens propre. Ainsi

¹ L'expression de *Turc* dont nous nous servons en Europe pour désigner un Ottoman, est, chez ce peuple, regardée comme un terme injurieux ; c'est qu'elle signifie un homme grossier, un rustre.

LE CORPS HUMAIN

COMPARÉ A UNE VILLE

Je vais vous expliquer un mystère sublime,
Croyants ; qu'en m'écoutant votre foi se ranime :⁴
Résidence de l'âme au terrestre séjour,
Notre corps est vraiment un chef-d'œuvre d'amour
Par qui du Tout-Puissant les desseins se découvrent.
Il est comme une ville où quatre portes s'ouvrent
Pour servir de passage aux vices, aux vertus,
Qui font les réprouvés ou les brillants élus.
Cette ville est superbe, et dans sa citadelle,
Que bâtit avec soin la sagesse éternelle,
Habite la raison, sévère gouverneur ;
Gardien de ses trésors, dans le centre est le cœur.
Les quatre portes sont : d'abord l'œil et l'oreille,
Puis la langue et la main... Admirable merveille !
L'œil voit ; l'esprit, frappé par cette impression,
Charge aussitôt la main de l'exécution.
Ce que l'oreille entend, la langue l'articule,
Et le bruit qu'elle fait dans le dehors circule,
Puis entre dans le cœur, qui se sent palpiter.
Oh ! quel sujet pour vous, croyants, de méditer

méthée. Sélim parle probablement ici d'après quelque tradition orientale, car le Coran, qui s'étend longuement sur la punition des damnés, est muet à cet égard.

5

Salomon, dont la gloire à rien n'est comparable,
 Qui du roi le plus sage a mérité le nom,
 Qu'eût-il été sans toi ? — Peut-être un misérable,
 Portant dans les sentiers et besace et bâton.

Il y a dans le texte : *Salomon n'est qu'un mendiant avec besace et bâton, à qui ta faveur a accordé la puissance et la sagesse* ; mais j'ai pensé qu'il était plus logique de tourner cette phrase du présent au conditionnel. L'auteur a sans doute voulu faire allusion à l'histoire suivante, rapportée par le Talmud, au sujet de Salomon : Ce monarque, en allant au bain, laissait ordinairement son anneau chez une de ses femmes. Un génie parvint un jour à s'en emparer et s'assit sur son trône. Salomon, méconnu de ses propres sujets, fut obligé de mendier son pain, jusqu'à ce qu'un pêcheur lui ayant rapporté l'anneau que le génie avait jeté dans la mer, il recouvra son autorité première.

6

Notre auguste Prophète et Rustem l'invincible.

Rustem est l'Hercule des Persans, qui, comme le demi-dieu grec, eut de grandes épreuves à subir avant de jouir de toute sa gloire. Sélim entre sur son compte ainsi que sur celui du Prophète arabe, dans quelques détails qui n'eussent que médiocrement intéressé des lecteurs européens et que, pour cette raison, j'ai supprimés.

7

Mais le fils de Noé fut ta juste victime,
 Pour avoir outragé son père en cheveux blancs ;
 Aussi l'Arménien, héritier de son crime,
 Va-t-il couvert du poil des monstres rugissants

فاصلي

FASLI

LA ROSE ET LE ROSSIGNOL

Dans un jardin baigné par le Bosphore,
Où le Printemps régnait avec splendeur,
Un Rossignol se mourait de langueur :
Il gémissait du soir jusqu'à l'aurore,
Durant le jour il gémissait encore.
Par le chagrin profondément miné,
Son corps était amaigri, décharné,
Semblable enfin à la lune nouvelle.¹
A la Rosée il fit compassion :
« O Rossignol, apprends-moi, lui dit-elle,
Qui t'a jeté dans cette affliction,
Et d'où provient ton agitation ;

Et renaissant à la douce espérance,
D'un ton moins triste alors tu chanteras. »
A ce discours, se ranimant bien vite,
Le Rossignol s'écrie : « Oh ! quel bonheur !
Rêvé-je, ou bien suis-je éveillé?... Mon cœur
Ne peut suffire au transport qui l'agite.
C'est toi, Khiser, qui viens à mon secours :⁶
Par ta bonté tu prolonges mes jours ;
Sois-en béni, ma vie est ton ouvrage.
Et toi, Rosée, accepte mon hommage ;
Je ne saurais te payer comme il faut
De l'intérêt qu'à moi tu daignes prendre,
Mais tu seras, si le Ciel veut m'entendre,
Heureuse en tout, ici-bas et là-haut.⁷
Guide-moi donc, sans tarder davantage,
Vers cet objet à mon repos fatal ;
Partons ! » — « Ami, trop de hâte est un mal ;
En toute affaire, un parti bien plus sage
C'est de savoir patienter un peu.⁸
Allons, suis-moi vers l'agréable lieu
Où, de sa cour brillamment entourée,
La Rose étale une robe pourprée.
Nous parlerons tout d'abord au Cyprès,
Sombre gardien de ce riche palais,⁹
Et, grâce à lui, nous en aurons l'entrée.
Là, tu feras éclater ton amour,
Et la Princesse y répondra sans doute. »
Tous deux alors ils se mettent en route
Et chez la Rose arrivent avant jour.¹⁰

LE MARIAGE

DE LA ROSE ET DU ROSSIGNOL

Dès que la Nuit, en déployant ses voiles,
Eut obscurci le terrestre élément,
Et que la Lune, au haut du firmament,
Eut rassemblé son cortège d'étoiles ;
On vit venir au royal rendez-vous
Ceux qui devaient prendre part à la fête :
Les grands d'abord, avec panache en tête,
Puis les parents, les amis des époux.
La Rose alors soupira de tendresse,
Joyeuse, fière et tremblante à la fois.
Le Rossignol de sa plus douce voix
Redit les chants qui marquent l'allégresse.
A ce signal les nombreux assistants
Par leurs transports aussitôt répondirent,
Et les bosquets au loin en retentirent.
Toutes les Fleurs, filles du roi Printemps,
Prirent à tâche, heureuses de la peine,
De bien fêter et leur sœur et leur reine.
Le beau Narcisse, à la prunelle d'or,
Pour commencer, frappa sur la cymbale,
Et d'un grand bruit remplit toute la salle ;
Il en parut plus radieux encor.⁴¹
Le Lis joua du hautbois ; la musette

Et des deux parts le plaisir est égal.
Jusqu'au matin se prolongea la fête,
Et depuis lors, tous les printemps nouveaux,
Le doux Zéphir, les Fleurs et les Oiseaux
Du Rossignol célèbrent la conquête.¹⁵

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

LA ROSE ET LE ROSSIGNOL

1

Son corps était amaigri, décharné,
Semblable enfin à la lune nouvelle.

L'usage où sont les Turcs de compter les mois par le cours de la lune, et la prédilection naturelle qu'ils ont pour cet astre, dont la douce clarté les repose des ardeurs du soleil, font qu'ils en placent volontiers le nom dans leurs compositions poétiques. Or, la nouvelle lune étant très-mince, il est tout simple que Fasli l'ait prise pour terme de comparaison avec le corps d'un petit être exténué par le chagrin et réduit en quelque sorte à l'état de linéament.

2

Est-ce le vin dont la vapeur t'accable?
L'ombre d'un cèdre a-t-elle atteint ton vol?

L'amour troublant plus ou moins la raison, le Rossignol a dû pa-

8

« Ami, trop de hâte est un mal :
 En toute affaire, un parti bien plus sage
 C'est de savoir patienter un peu. »

On voit que la Rosée fait ici l'office d'une confidente habile et bien intentionnée qui, voulant mener à bonne fin la passion de son protégé, cherche à le défendre contre lui-même, à modérer en lui cette impétuosité de jeune amoureux qui pourrait tout compromettre. Elle paraît également charmée de montrer la supériorité de son jugement à celui qui vient de se placer sous son patronage. Il y a là une observation de mœurs assez délicate.

9

« Nous parlerons tout d'abord au Cyprés,
 Sombre gardien de ce riche palais. »

Ce n'est pas seulement dans les cimetières que les Turcs plantent des cyprés; ils les font encore figurer comme arbres d'ornement dans leurs plus beaux jardins, à l'entrée desquels on en voit presque toujours un d'une taille plus élevée que les autres, et qui en est pour ainsi dire le gardien, le portier.

10

Tous deux alors ils se mettent en route,
 Et chez la Rose arrivent avant jour.

Là, le Rossignol se prend à chanter de toute la puissance de son gosier, afin d'être entendu de la Rose qui sommeille encore. Comme la nuit n'est pas entièrement écoulée, il en célèbre les charmes de son mieux, et déploie même une certaine érudition à ce sujet, en nommant les principales constellations qui scintillent dans les cieux. L'aube paraît, et notre chanteur infatigable entonne un hymne

Après la rose et la tulipe, le narcisse est la fleur que les Turcs affectionnent le plus. Les Arabes en font également beaucoup de cas, et un de leurs plus fameux poètes, Abou-Navas, a tracé le portrait suivant de cette fleur : « Contemplez, dit-il, les jardins qui ornent la terre, et admirez les beautés sans nombre que la main de Dieu y a semées ; voyez surtout *ces yeux d'argent aux prunelles d'or, étincelants sur des tiges d'émeraude*, et rendez hommage à Celui qui a tout créé et auquel rien ne peut être comparé. » Fasli paraît avoir emprunté à cet ancien auteur l'expression de *prunelle d'or*.

12

Le Violier même fait sa partie,
Et, de la Rose amoureux à l'excès,
Sur le tam-tam obtient un beau succès.

Dans l'analyse que j'ai donnée plus haut du roman de Fasli, j'ai omis de dire que le Rossignol avait trouvé un rival dans le Violier ; mais je dois ajouter que ce dernier s'est toujours noblement conduit et n'a été pour rien dans les persécutions suscitées au célèbre amant de la Rose. Aussi a-t-il été invité à la noce, où l'on voit qu'il s'est mis sans rancune au nombre des instrumentistes.

13

On entendit chanter à l'Alouette
Ce trillili que son gosier joyeux
Jette avec grâce en s'élevant aux cieux.

L'ancien poète français Dubartas a cherché également à peindre par onomatopée le chant de l'alouette ; mais, comme il a exagéré la chose, on l'a tourné en ridicule. Je ne pense pas que Fasli mérite d'être critiqué pour le seul mot qu'il a imaginé afin d'arriver au

Il y a de la grandeur dans cette résolution prise par un prince du sang ottoman, de mettre son infortune sous la protection d'un habit porté par des hommes qui ont fait vœu de renoncement au monde et de pauvreté. C'est ici le cas de remarquer la différence qui existe entre le caractère de Korkoud et celui de Djem, son oncle, deux princes d'ailleurs également poètes et protecteurs des poètes : ce dernier était jaloux de déployer un certain faste même au sein de l'exil (voyez ci-devant pages 85 et 87), tandis que l'autre, au contraire, ne voulait s'attirer les respects de la foule qu'en empruntant à la religion ce qu'elle a de plus humble et de plus mortifié. Cette différence est toute en faveur du prince Korkoud.

Les derviches, si maltraités par le satirique Néfi, ont toujours cependant joui en Orient de la vénération publique, témoin ce passage d'une des odes de Hafiz : « Je suis l'esclave du vénérable directeur des derviches, de ces hommes libres et exempts de besoins, qui méprisent les richesses du monde au point de recouvrir de terre les trésors qu'un heureux hasard décèle à leurs yeux. Pauvre voyageur, arrête-toi dans leur humble et paisible retraite; ils te donneront à boire d'un vin qui fortifiera ton cœur et éclairera ta raison. »

L'autorité morale que ces religieux exercent sur les populations asiatiques, les porte à s'exprimer librement sur toutes choses et à donner quelquefois des leçons aux princes eux-mêmes. En voici un exemple que je puise dans le *Parnasse oriental* du baron Rousseau : « Un jour que le sultan Ibrahim-Edhem était assis à la porte de son palais, entouré d'une foule d'officiers et d'esclaves, un vénérable derviche se présenta pour y entrer, avec sa besace sur le dos et son bourdon à la main : — Où vas-tu, vieillard ? lui cria-t-on. — A ce caravansérail. — Mais tu te trompes, c'est ici le palais du roi de Bokhara. Le prince se le fit amener et lui dit : — Comment se fait-il, misérable, que tu prennes mon palais pour une hôtellerie ? — A qui, demanda le religieux, cet édifice a-t-il primitivement appartenu ? — A mon père. — Qui en a hérité après la mort de votre père ? — Moi. — Lorsque vous ne serez plus vous-même, à qui passera-t-il ? — A mon fils. — Ibrahim, reprend le derviche, un lieu dans lequel l'un entre et d'où l'autre sort, n'est pas un palais, c'est une hôtellerie. »

1 Un vol. in-4°; Alger, chez Bastide et Brachet; 1841.

Qui n'a plus son ami souhaite sa présence,
Qui perdit le repos en veut la jouissance,
Qui souffre enfin désire un terme à ses douleurs.
Eh bien ! la solitude offre à ses sectateurs
Ami, repos, bien-être et du corps et de l'âme.
Va donc, Misri, trouver Celui qui te réclame
Pour se livrer à toi loin d'un monde indiscret :
Dieu dans la solitude a caché son secret. *

bouche de Jésus; cependant on peut remarquer, pour sa justification, qu'il s'agit ici de conviction religieuse et non de cette vaine gloire du monde pour laquelle une apologie de cette nature ne serait guère tolérable. Quant à ce qu'il fait dire que le nom de Misri rappelle la terre d'Égypte, on ne doit pas oublier que cette antique contrée s'appelait autrefois *Misraïm*, du nom du fils de Cham qui y régna après lui.

5

Ainsi, sans rien avoir, j'ai tout à volonté.

L'Homme-Dieu est l'antithèse la plus prodigieuse qui ait jamais existé: roi du monde, il n'eut jamais la moindre autorité parmi les hommes; possesseur de toutes les richesses imaginables, il fut constamment dénué de tous les biens de la terre; auteur de la vie, il est mort sur une croix. C'est ce grand, ce sublime contraste que Misri a voulu exprimer ici.

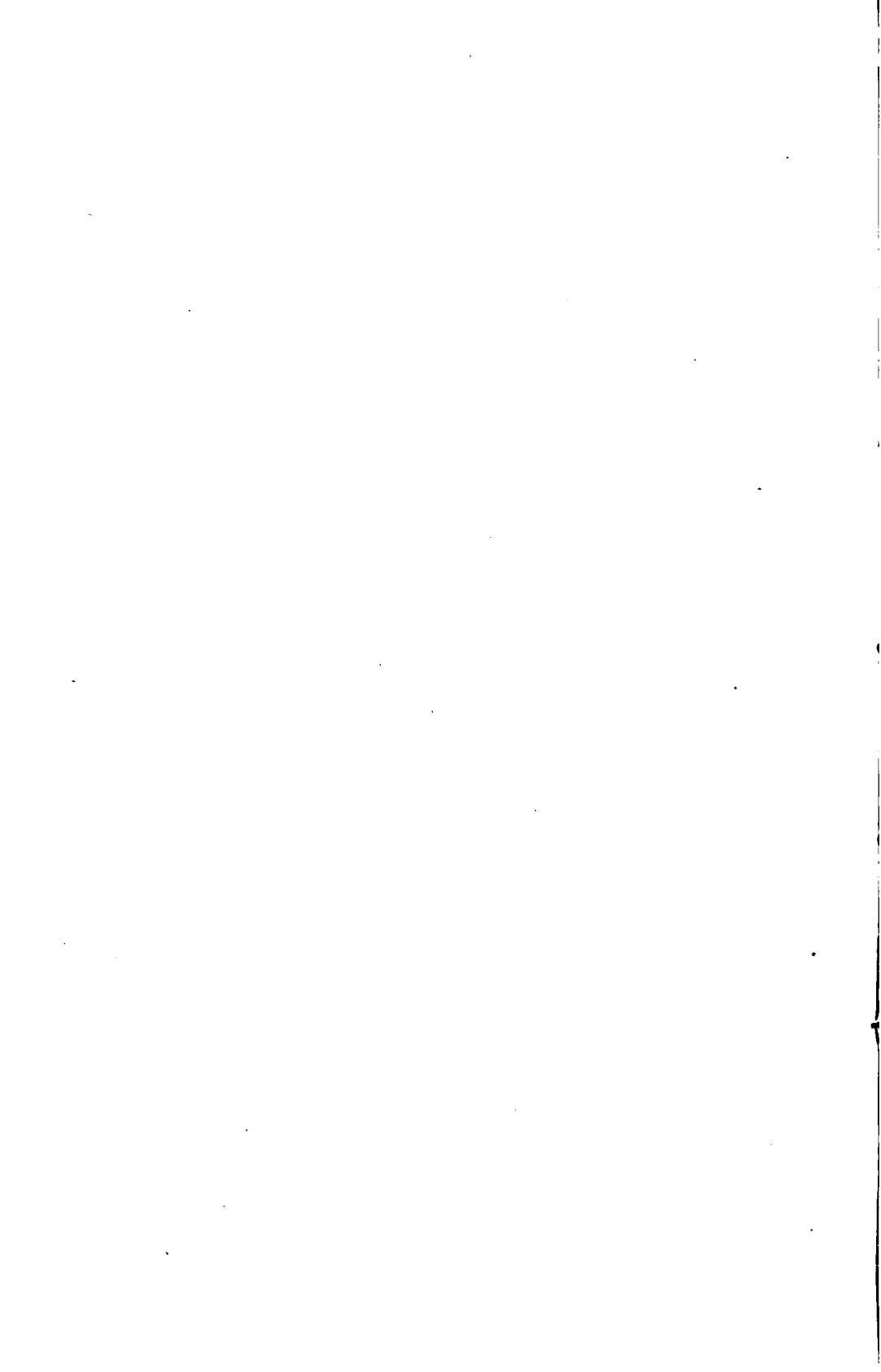
LA SOLITUDE

6

L'impétueuse mer qu'agite la tempête
 Dresse aussi haut qu'un mont sa blanchissante tête,
 Bouillonne, inonde tout de ses flots écumants,
 Mais s'ignore elle-même en ces grands mouvements.
 Telle est la mer du monde.

Cette comparaison a été faite plus d'une fois par nos écrivains et orateurs chrétiens, mais je ne sache pas qu'elle ait jamais revêtu de leur part une forme aussi belle, aussi imposante.

Une Française encore : ? ignorant notre loi ,
Leur esprit est privé du flambeau de la foi ;
Elles sont sans respect pour notre saint prophète.
L'Arabe le sert bien, mais a mauvaise tête,
Et tu souffrirais trop devenant son époux.
La Nègresse ne peut séduire que des fous,
Pour qui l'étrangeté tient lieu de toute grâce ;
Irais-tu donc brûler pour cette horrible face
Qui semble refléter les ombres de la nuit ?
Je me résume enfin. Veux-tu vivre sans bruit,
Tranquille, heureux, choisis la douce Géorgienne.⁸
C'est la seule, en effet, mon fils, qui te convienne.
Négligée, il est vrai, dans son habillement,
Elle se montre aux yeux sans art, sans ornement ;
Mais elle a le cœur bon, l'âme droite et sincère,
La franchise surtout brille en son caractère ;
Et tu savoureras dans sa société
Tout ce qu'ici-bas Dieu mit de félicité.



ذليبورادير

DÉLIBOURADÈR

LA MORT DU PRINCE KORKOUD

Au torrent de nos pleurs donnons un libre cours :
Il n'est plus, le soutien, le flambeau de nos jours,
Le prince dont le nom embellissait nos rimes !
Ce monde est un bourreau qui cherche des victimes,
Et dont l'affreux plaisir est de tremper ses mains
Dans le sang des plus beaux, des plus purs des humains,
Qui se fait un bonheur de boire dans des crânes.¹
Mais des homicides Dieu vengera les mânes,
Et sur leurs assassins, princes ou mendiants,
Fera tomber le poids d'éternels châtiments.²
Où donc est ce Korkoud, qui n'eut pas son semblable,
Ce cœur sensible et bon, cette âme incomparable ?

que l'auteur n'ait pas payé de sa tête ce généreux mouvement d'indignation. Mais la tyrannie est si capricieuse qu'elle frappe souvent sur des hommes inoffensifs et épargne ceux qui ont le courage de signaler ses crimes.

3

Mais de tant de trésors les cieux ont hérité :
Korkoud y goûte en paix son immortalité.

On aime à entendre Délibourader, c'est-à-dire un poète qui, à cause de la licence de ses écrits, est surnommé l'Arétin des Turcs, parler de vie à venir, d'immortalité de l'âme, de châtimens qui attendent dans un autre monde ceux qui ont fait le mal dans celui-ci. Cela semblerait prouver que la fougue des sens avait la plus grande part à la composition de ses obscénités, et qu'au fond il était animé de sentimens honnêtes et religieux.

SUR LE PONT DE MUSTAPHA

A ANDRINOPLE

4

Ce monde est un grand pont qui mène à l'autre vie, etc.

On rencontre assez souvent dans les écrivains de l'Orient cette métaphore, qui ne manque ni d'élévation ni de justesse : ainsi, le grand lyrique Baki a dit dans sa pièce intitulée *Aveur* (p. 23) :

Je franchis en courant *cette arche de la vie*.

La sultane-mère, veuve de Soliman I, fut tellement charmée de ces vers de Délibourader, qu'elle lui fit compter, à titre de gratification, la somme de cent ducats.

LA VÉRITABLE VIE

Alexandre au sein des ténèbres
Alla chercher la vie ; il y trouva la mort.⁶
Redoute un aussi triste sort,
Ne va pas t'égarer en des sentiers funèbres.
Marche au grand jour et tiens tes yeux sans cesse ouverts.
De l'éternel séjour les biens te sont offerts,
Mais il faut les gagner par ta persévérance.
Sème toujours le grain des bonnes actions,
Et lorsque Dieu viendra juger les nations,
Une moisson d'honneur sera ta récompense.
Écoute mon conseil, grave-le dans ton cœur :⁷
Celui-là n'obtient rien qui jamais ne s'expose ;
Avec enthousiasme agis en toute chose,
C'est par là qu'on se rend vainqueur.⁸

J'aurais pu multiplier beaucoup, dans ce recueil, les vers en l'honneur du prophète arabe, car les diverses compositions qui passent journellement sous mes yeux en fourmillent ; mais j'ai pensé que ce sujet, où les exagérations abondent plus que partout ailleurs, ne plairait que médiocrement à des lecteurs non musulmans. C'est pourquoi je me suis borné à cette pièce unique sur une semblable matière.

LE SORT INÉVITABLE

8

Ton destin est marqué : de ses serres cruelles
Le faucon de la mort un jour doit te saisir.

Cette figure est une des mille périphrases dont les Turcs se servent pour exprimer la mort, car ils affectent de ne jamais employer le terme propre lorsqu'ils ont à rappeler la fin de l'existence. Ils disent plus métaphoriquement encore : « La lumière de sa vie fut emportée hors de la salle du festin de ce monde. — Le soleil de sa vie se coucha. — Il planta sa queue de cheval dans la direction des ténèbres. — Le parterre de roses de sa vie fut dévasté par l'ouragan d'automne. — La lampe de sa vie s'éteignit. — Il tomba par terre comme l'ombre du cèdre. — Il fut plongé dans la mer sans fond de l'éternité. — Son nom fut effacé du livre des vivants. — Il tomba du coursier ardent de la vie ; » etc., etc. Ainsi les peuples qui, par le régime despotique sous lequel ils vivent, doivent être le plus familiarisés avec la mort, sont ceux qui évitent le plus d'en prononcer le nom, comme s'ils craignaient de la réveiller.

Il faut convenir que cette réponse du sultan vaut mieux, littérairement parlant, que le Message du grand-vizir, dans lequel on remarque un embarras et une enflure d'expressions qui nuisent à la beauté du style. Le langage du monarque est net, précis, plein de vigueur et même de noblesse, mais la dureté qui y domine en diminue un peu le mérite ; car il est plus facile à un supérieur d'être violent, que de conserver une certaine mesure en faisant des reproches à son subordonné. Au reste, toute cette colère poétique contre le grand-vizir Hafiz n'eut pas de conséquences funestes pour celui-ci ; au contraire, le sultan rendit justice à son activité, à ses talents, à son courage même, qu'il avait si cruellement méconnu dans ses vers, et, bien que la campagne contre Bagdad eût été infructueuse, il le récompensa par l'envoi d'un caftan d'honneur.

SUR UN MONASTÈRE

5

Ce couvent est vraiment un coin du paradis, etc.

Lorsqu'il se dirigeait sur Bagdad pour en faire le siège en personne, Amurat IV s'arrêta quelque temps dans un monastère de derviches, situé près d'Akhser, et il fut si content de la réception qui lui fut faite par ces religieux, qu'il écrivit lui-même les vers dont on vient de lire la traduction, sur une fenêtre de leur maison. François I^{er} aussi traça sur un carreau de vitre deux vers qu'on a conservés.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

1

Ce poison, que j'ai dans mes veines
Versé comme un pur élixir,
Qu'il tarde à terminer mes peines !
Mon âme, il est temps de partir.

La malheureuse Hibétulla, qui était une princesse du sang impérial, avait été jetée en prison à la suite d'une révolution de palais. Craignant une fin plus cruelle, elle s'empoisonna, et c'est en attendant les effets du breuvage mortel, qu'elle composa ces touchantes stances, qui sont écrites sur le mode sarrasin, assez propre aux sujets élégiaques. J'ai pu conserver cette mesure dans ma traduction.

2

Le monde est toujours implacable.

On trouve dans les écrivains orientaux de nombreux témoignages de l'opinion peu favorable qu'ils se sont formée du cœur humain, et cela seul prouverait qu'ils sont doués d'un esprit observateur. Ainsi, le grand poète arabe Moténabbi a dit : « Ne te plains jamais devant

مُفْتِي يَاهِيَا

LE MUFTI YAHIA

ÉLAN RELIGIEUX

La main du Tout-Puissant, en merveilles féconde,
Avec un art parfait harmonisa le monde.
Quel sublime tableau ! l'immensité des cieux
Forme un ceintre d'azur pour le charme des yeux,
Et nos ardents soupirs, franchissant cette voûte,
Jusqu'au trône éternel se tracent une route.
Le cœur est un miroir offrant Dieu trait pour trait ;
Et, lorsque en cent morceaux ta main le briserait,
Chacun de ces morceaux, prodige doux à croire,
Deviendrait, ô Seigneur, un miroir de ta gloire.¹

طالبي .

THALII

LES JANISSAIRES

AU SULTAN SÉLIM I

L'effroi règne en tous lieux au nom des janissaires ;
Ils sont terribles, en effet :
Leurs bras nerveux, armés de larges cimenterres,
De la lance acérée et du pesant mousquet,
Donnent un prompt trépas à tous leurs adversaires.
On se plaint que trop loin leur pouvoir est porté :
Mais que l'on songe aussi combien ils sont utiles,
Et de quels maux affreux ils préservent les villes.
Que de choses au monde ont leur mauvais côté,

Dont on tire pourtant d'immenses avantages !
Le soleil quelquefois cause de grands ravages ;
On l'aime néanmoins, et nul assurément
Ne voudrait voir cet astre absent du firmament.¹
Prince, protégez donc cette belle milice,
Et de son secrétaire exaucez les souhaits :
Sur elle le bonheur va luire désormais ;
Mon nom en est un sûr indice.²

elle devait être à charge aux sultans, dont aucun toutefois n'osa secouer son joug, jusqu'à ce que Mahmoud II les extermina, en 1826. Les eaux du Bosphore furent au loin rougies par cette sanglante exécution, et je tiens d'un témoin oculaire, qui avait été alors attaché à l'ambassade française près la Sublime Porte, l'attestation du fait suivant : Quatre janissaires étaient employés au service de l'ambassade; ils voulaient absolument se rendre au lieu de l'exécution pour avoir la tête tranchée comme les autres, conformément aux ordres du *Padischah*. On fut obligé de les enfermer pour les empêcher de satisfaire cette singulière fantaisie.

2

Sur elle le bonheur va luire désormais ;
Mon nom en est un sûr indice.

L'auteur joue ici sur son nom et celui de *thali*, qui veut dire *aurora du bonheur*.

Comme secrétaire des janissaires, Thalii avait qualité pour présenter au sultan régnant une requête en leur faveur, et ses vers ne sont dépourvus ni d'esprit, ni d'une certaine grâce, du moins dans l'original.

علي وازي

ALI VAZI

SAGE CONSEIL

De la mort le bras redoutable
Sur chacun doit s'appesantir ,
Et nul bouclier n'est capable,
Humains, de vous en garantir.
Le monde et ses brillantes voies
N'offrent qu'un piège décevant :
Brûlez donc le monde et ses joies,
Et jetez-en la cendre au vent.

L'APPARENCE ET LA RÉALITÉ

Oui, des dards, même empoisonnés,
Font de moins cruelles blessures
Que ces mille douleurs obscures
Par qui tous les cœurs sont minés.
Tel montre un front paré de rose,
Qu'une épine pique en-dessous :
Tour à tour sur chacun de nous
La poudre du malheur se pose.³

L'APPARENCE ET LA RÉALITÉ

2

Tour à tour sur chacun de nous
La poudre du malheur se pose.

On l'a dit souvent, le bonheur parfait n'existe pour personne ici-bas, et tel semble heureux qui ne l'est qu'en apparence ; toujours quelque peine secrète vient altérer cette félicité en possession de laquelle le public le suppose. D'ailleurs, eût-on parfois la plénitude du bonheur, ce ne saurait être pour longtemps, car le malheur se tient pour ainsi dire en embuscade devant tous les hommes et les saisit, chacun à son tour, au passage. Ali Vazi a donné à cette pensée une forme orientale qui la rend assez frappante.

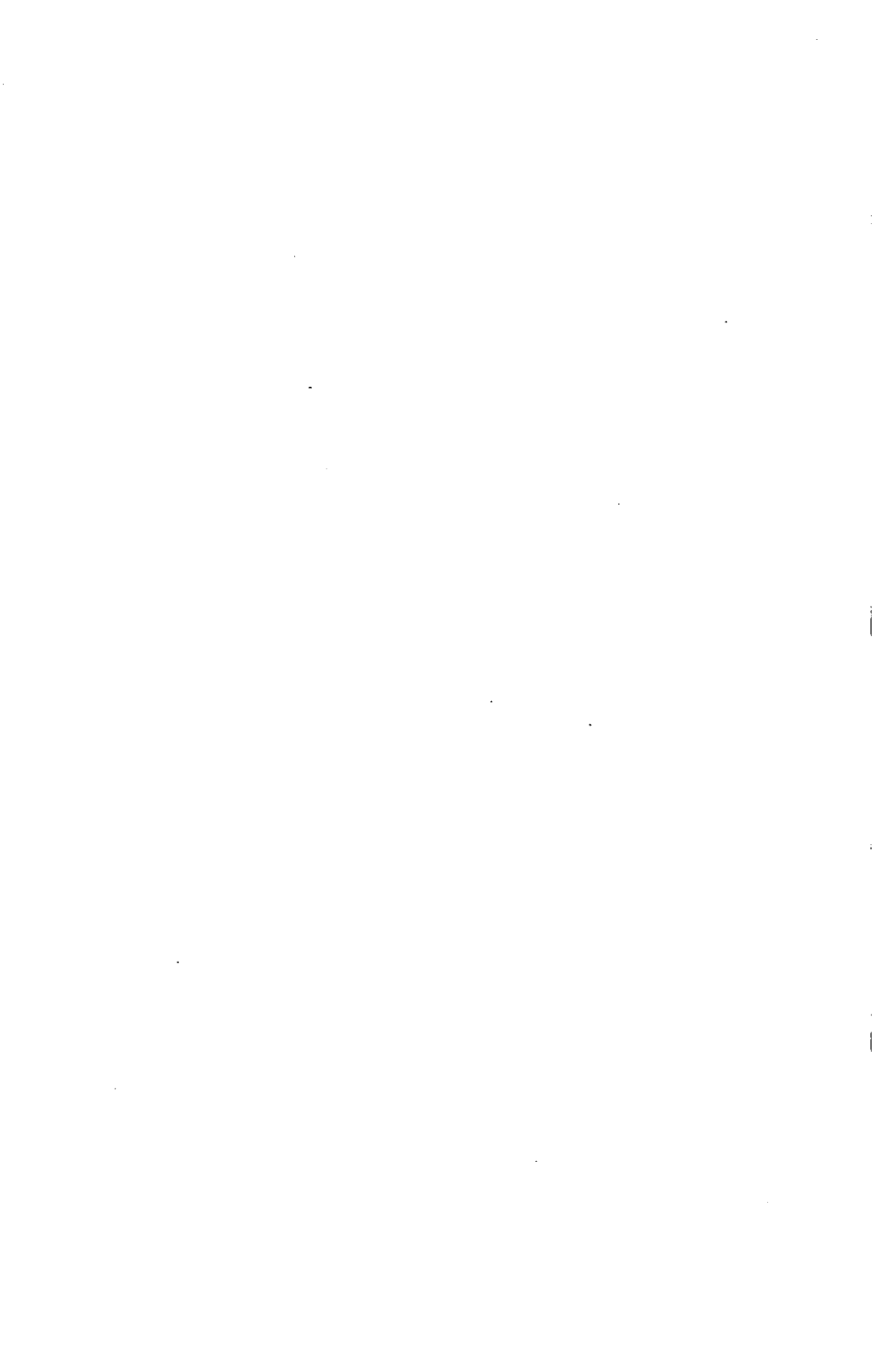


Tels sont les conseils que te donne
Celui dont tu touchas le cœur ;
A Léila même en personne
Il ne dirait rien de meilleur.⁶

L'HOMME

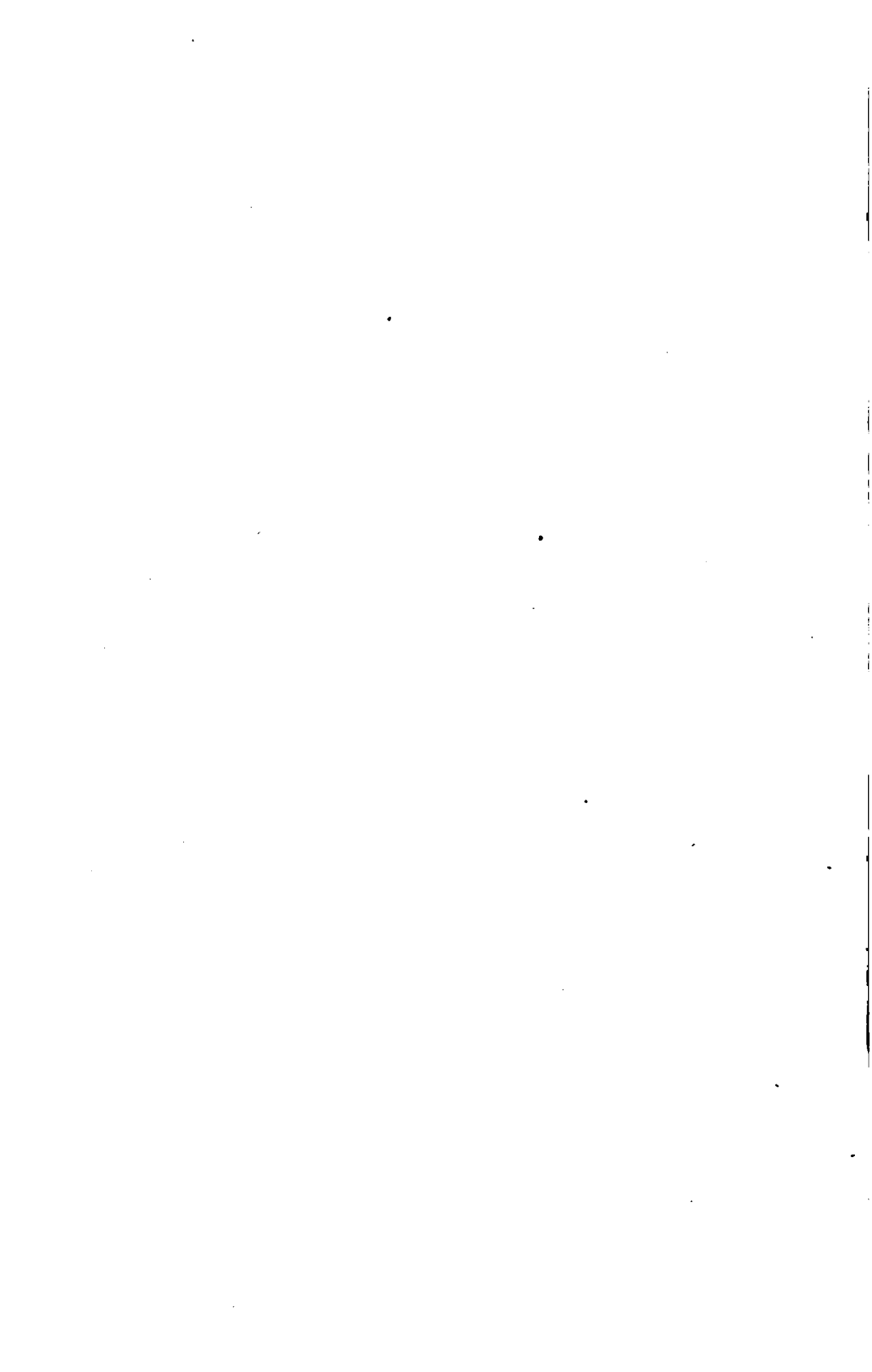
L'homme est un diamant composé de poussière :
Sur la scène du monde il brille quelque temps ,
Puis, au Dieu qui le fit, rendant ses éléments,
Ce diamant retourne à sa forme première.⁵

La Rose en est plus fraîche et brille plus longtemps.
Ainsi que cette fleur, au retour du printemps,
La Tulipe revêt une robe pourprée ;
D'un bonnet de derviche elle s'offre parée.²
Saisissant une feuille en guise de papier,
Elle écrit du Sultan la louange sacrée,
Celle aussi d'un vizir, des vizirs le premier,
Habile comme Asaph,³ et rempli de prudence,
Qui fait régner partout la paix et l'abondance,
Grâce à qui la Tulipe étale sa splendeur.
L'odeur de ses vertus a gagné cette fleur,
Qui, se tenant debout sur le seuil de sa chambre,
Exhale abondamment le doux parfum de l'ambre.⁴
Monte-t-il à cheval, c'est la Tulipe encor
Qui de son blanc coursier orne la tête ardente.⁵
Pour sa félicité ma prière fervente
Vers le trône de Dieu prendra son libre essor,
Tant qu'on verra fleurir dans le riant parterre
La Tulipe si chère au meilleur des sultans,
Qui lui rendit toujours des honneurs éclatants,
La Tulipe, l'amour et l'orgueil de la terre.⁶



RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

L'homme n'est rien sans Dieu ; par l'effet de sa grâce,
Il peut tout, à son rang dans le monde il se place.
On cherche la richesse, on poursuit la grandeur ;
Mais elles ne font pas que l'on en soit meilleur,
Qu'on augmente en vertu, qu'on brûle de mieux faire :
Un diamant rend-il une lampe plus claire ?⁴
Le désir de la gloire est noble assurément,
Et des cœurs généreux c'est l'utile aliment ;
Mais qui veut s'illustrer voit l'envie à l'œil sombre
Accumuler sur lui des souffrances sans nombre :
N'importe ; sa fureur le fait marcher plus droit.
On t'attaque, Raghîb ; ta gloire s'en accroît.⁵



فاضل

FAZIL

LES FEMMES

Gloire à Dieu, qui créa, pour conserver le monde,
Deux sexes différents dont l'union féconde
Fait, comme un flot puissant, couler le genre humain.
Depuis que d'Ève Adam fut épris dans l'Éden,
Dieu voulut que toujours l'homme chérît la femme ;
Et, pour entretenir son amoureuse flamme,
Il dota celle-ci de ravissants attraits.
Ses membres sont moelleux, son teint est des plus frais ;
Son regard est charmant, et sa parole est douce ;
Sur son menton poli nulle barbe ne pousse ;
De son front gracieux les ondoyants trésors
Par de soyeux replis caressent son beau corps ;

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

LES FEMMES

1

Tout chez elle (la femme), en un mot, est assorti pour plaire.

Fazil a été un peu moins réservé que moi dans l'énumération des charmes dont le Ciel a doué la femme, et j'ai dû retrancher bien des détails presque médicaux que renfermait la composition originale. Il paraît que le turc est comme le latin, qu'il *brave l'honnêteté dans les mots* ; mais, ainsi que Boileau l'a si bien dit, et son précepte a été pour moi, dans la traduction de cette pièce, une loi rigoureuse,

Mais le lecteur français veut être respecté.

2

De la création s'éteindrait le flambeau,
Et l'univers serait un immense tombeau.

La propagation des êtres créés est une des lois primordiales de Dieu. Beaucoup de grands écrivains ont été supérieurement inspirés par cet important sujet. Lucrèce et Virgile chez les anciens, et, parmi les modernes, Milton dans son *Paradis perdu*, et Buffon, dans son *Histoire naturelle*, ont écrit là-dessus des choses admirables. Je ne parle pas de Legouvé, qui, dans son poème du *Mérite des Femmes*, a eu le tort de rapetisser un si beau sujet en se jetant trop souvent dans la galanterie et la fadeur. Millevoie, dans son poème moins connu de l'*Amour maternel*, a été plus naturel et plus touchant, sans pourtant s'élever à une bien grande hauteur. Quant à Fazil, il ne manque pas d'un certain mérite dans son *Livre des Femmes*, mais il a parfois des expressions d'une crudité révoltante. Les vers que j'ai traduits forment le début de son ouvrage.

LES FRANÇAISES

3

L'homme enfin obéit et la femme commande.

Notre Musulman est fâché de voir que le beau sexe soit en France l'objet de tant de soins et d'hommages, et il exagère à dessein le rôle qu'il y joue, comme pour reprocher à l'autre sexe sa trop grande condescendance. Mais je doute qu'on soit disposé parmi nous à changer de manière d'agir vis-à-vis des femmes, pour adopter à leur égard les habitudes des Turcs. Elles y perdraient beaucoup et nous n'y gagnerions pas.

4

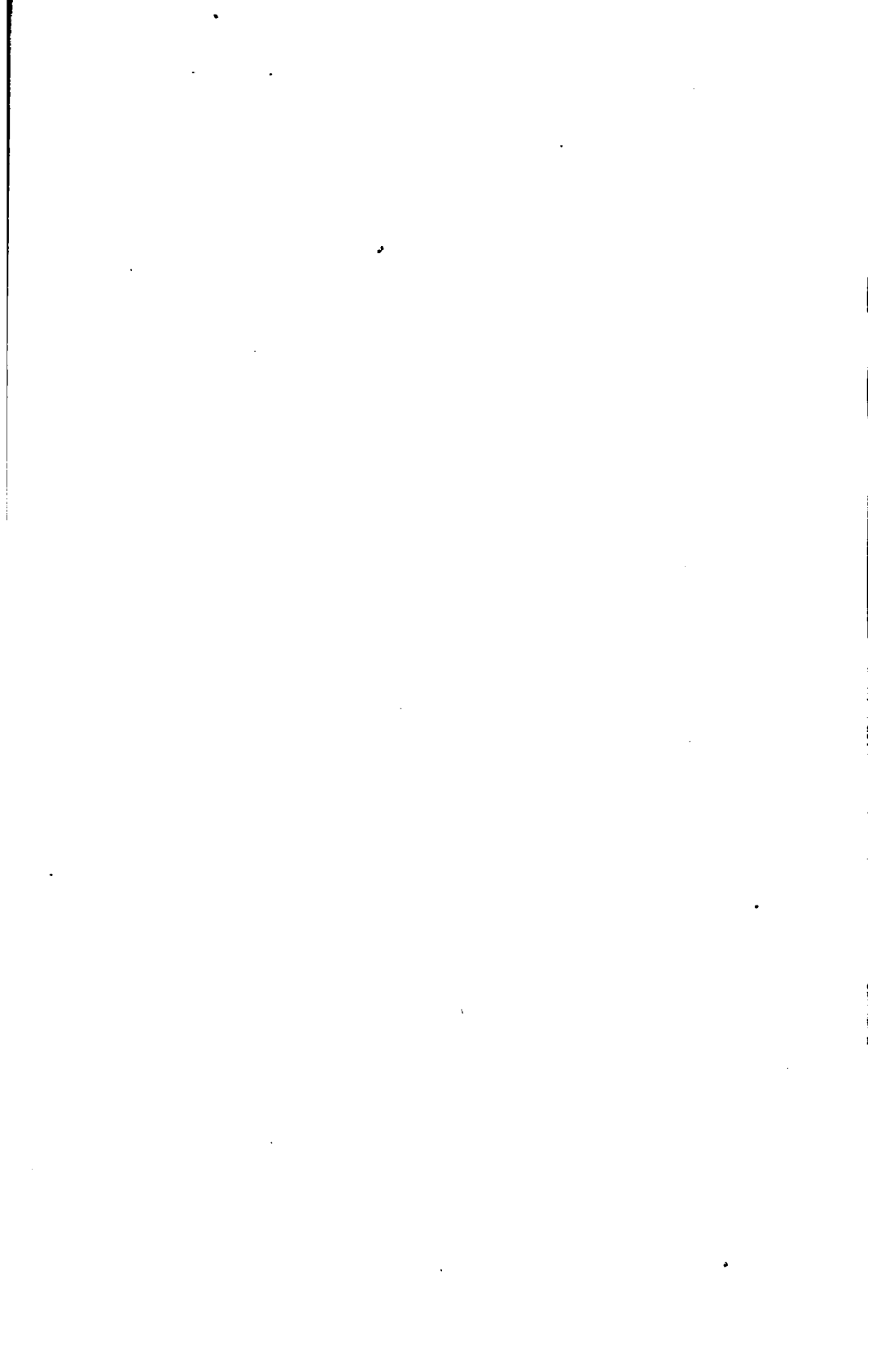
Car les filles y vont toujours en augmentant.

contre nous, et combien serait fragile toute alliance que nous prétendrions faire avec elles. Ceci doit servir de règle à nos gouvernants, relativement à notre conquête de l'Algérie. J'ai sous les yeux une imprécation du poète turc Sourouri contre Bonaparte et les Français, à propos de l'expédition d'Égypte. Il serait impossible de lire rien de plus virulent, de plus implacable que cette pièce, dont je me garderai bien d'offrir la traduction à mes lecteurs.

Lorsque des lots humains le Ciel fit le partage,
Il m'assigna le plus mauvais;
Car je n'ai de mes jours connu que l'esclavage :
Le trône et le cachot après.

Des hommes généreux, à l'âme bienveillante,
Me croyant de mal tourmenté,
Font pour ma guérison mainte prière ardente;
Et je suis en captivité!⁶

Mon esprit par nature était couleur de rose,
Mais le malheur l'a teint en noir;⁷
J'aimais à rire; hélas! il faut faire autre chose
Quand on perd tout, jusqu'à l'espoir.



On voit que Sidki sentait fortement le charme de l'amour, puisqu'elle trouve pour l'exprimer des images d'une grâce particulière, et qui ne seraient pas désavouées même par les meilleurs poètes de l'Europe.

LA CAUSE DU CHAGRIN

3

Oui, son départ me désespère,
Et je crois, dans ma peine amère,
Être un ange exilé des cieux.

Les mots d'*ange* et de *démon* reviennent fréquemment sous la plume des poètes orientaux, mais le premier de ces mots a été rarement aussi bien placé dans leurs vers qu'il l'est ici. En effet, l'amour étant le ciel même pour la personne qui en goûte les jouissances, il est naturel que, lorsqu'elle en est tout à coup privée, elle se regarde comme *un ange exilé*. Le grand poète persan Djami a été plus loin encore à ce sujet que Sidki, puisqu'il a dit quelque part : « Le paradis de l'éternité paraît une chose méprisante à celui qui habite le jardin délicieux de l'amour. »

4

Le rossignol est accablé
Lorsque la rose l'abandonne ;
Mais, dès que la flûte résonne,
Il se sent presque consolé.

De tous les instruments de musique, la flûte est celui pour lequel

LES JUSTES APPRÉHENSIONS

On se tiendrait heureux de sortir de la vie
Si l'on ne redoutait les horreurs du tombeau ;
Le dernier de nos jours en serait le plus beau
Si du grand Jugement la crainte était bannie.⁵

LES JUSTES APPRÉHENSIONS

3

Le dernier de nos jours en serait le plus beau,
Si du grand Jugement la crainte était bannie.

Si le quatrain précédent rappelle un passage fameux de lord Byron, celui-ci reporte naturellement la pensée sur le monologue d'Hamlet, dans la tragédie de ce nom par Shakspeare. Voici les vers de ce monologue avec lesquels ceux du mufti ont le plus de rapport; je me sers de la traduction de Ducis, qui est exacte :

Sans l'effroi qu'il inspire et la terreur sacrée
Qui défend son passage et siège à son entrée,
Combien de malheureux iraient dans le tombeau
De leurs longues douleurs déposer le fardeau !
Ah ! que ce port souvent est vu d'un œil d'envie
Par le faible agité sur les flots de la vie !
Mais il craint dans ses maux, au delà du trépas,
Des maux plus grands encore, et qu'il ne connaît pas.
Redoutable avenir, tu glaces mon courage.

(HAMLET, acte IV, scène I.)

Mais, hélas ! nul effet n'a suivi ma prière.
Dans le sacré miroir je me suis abîmé,
Sans que, venant à moi, le Maître bien-aimé
M'ait montré son visage éclatant de lumière.²
Enfin mon infortune est profonde à ce point,
Qu'ayant porté mes pas vers l'Orient splendide,
Le soleil devant moi ne se découvrit point,
Et qu'admis dans les lieux où le Sultan réside,
Brûlant au fond du cœur de contempler ses traits,
J'ai dû, sans l'avoir vu, m'éloigner du palais !³

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

1

A la fête de Djem, où j'étais accouru,
Pas une seule coupe à mes yeux n'a paru.

La fête de Djem ou Djemchid, cet ancien roi de Perse dont j'ai déjà plusieurs fois parlé, doit naturellement se célébrer avec des coupes, où l'on boit sans doute de bonnes liqueurs, puisque sa coupe enchantée en fait le principal sujet. Or, ne pas même voir une seule coupe à cette fête, n'est-ce pas jouer de malheur, comme on dit?

2

Dans le sacré miroir je me suis abîmé,
Sans que, venant à moi, le Maître bien-aimé
M'ait montré son visage éclatant de lumière.

Parmi les instruments de magie à l'usage des Orientaux, le miroir joue le premier rôle, et ils l'emploient soit à faire apparaître une personne absente, soit à découvrir les secrets les plus cachés,

porté tous les fruits qu'il était en droit d'espérer, il faut convenir que Mahmoud II s'est fait une place assez distinguée dans l'histoire. On ne peut pas du moins lui reprocher la mollesse dans laquelle se sont plongés plusieurs des sultans ses prédécesseurs, car il ne redoutait ni les fatigues du corps, ni les travaux de l'esprit.

A ce propos, je dirai que les Musulmans ont des maximes admirables sur les devoirs de la royauté; une des plus curieuses, à mon avis, par l'originalité de l'expression, est celle-ci : « Un roi doit ressembler à la rose, qui couche sur des épines pour faire le charme de tout ce qui l'entoure. » Voici encore, à ce sujet, la traduction un peu paraphrasée de fort beaux vers turcs qui sont tombés sous ma main, mais dont j'ignore l'auteur :

LES VERTUS D'UN ROI.

Comme un fleuve abondant doit couler sa justice,
 Et les arbres divers qui croissent sur ses bords
 Doivent en ressentir l'influence propice,
 Et devenir plus beaux, plus nombreux et plus forts.
 Ainsi qu'un grand jardin regardant son empire,
 Qu'avec un tendre soin il cultive ses fleurs,
 Et, les rendant l'objet de toutes ses faveurs,
 Qu'il fasse que chacun en passant les admire.
 Quand du brûlant soleil l'action dure encor,
 Qu'il pleuve doucement sur leur tige embrasée,
 Et que chaque matin il descende en rosée
 Sur leur front éclatant d'azur, de pourpre et d'or.

LE VERRE D'EAU

2

La grâce y domine (dans un petit lac) et la vue
 Croit contempler un verre d'eau.

M. de Hammer critique cette pièce, « dont, dit-il, la tournure n'est pas plus nouvelle, que l'idée n'en est poétique.¹ » Mais je me permettrai de n'être pas tout à fait de l'avis de l'illustre orientaliste; rien, en effet, ne me paraît plus gracieux qu'un petit lac, qui, entouré de verdoyantes prairies, ressemble assez bien à de l'eau dans une coupe d'émeraude. C'est là ce que le sultan Mahmoud avait sans doute remarqué dans les belles vallées de Thérapia et de Bu-yuckdéré, et ce qui lui a inspiré cette espèce de bon mot poétique. La même idée m'est venue à moi, en contemplant les jolis petits lacs de Sempach, de Lovertz et d'Égeri, en Suisse.

¹ *Die Wendung eben so wenig neu, als der Gedanke poetisch ist.* Gesch. der osm. Dichtk., t. IV.

ouvrages. Son principal titre de gloire est le *Livre des Femmes*, qu'il écrivit à l'imitation de deux ouvrages arabes intitulés, l'un *les Mille et un Garçons*, et l'autre *les Mille et une Filles*, par Mahomet-Ben-al-Husseïn. Dans ce poëme, Fazil passe en revue les femmes de trente-cinq nations diverses, il en dessine les principaux traits, en loue les qualités et en critique les défauts. Il parle ensuite des rapports des sexes entre eux, dit quels sont les moyens de se faire aimer, de former des unions heureuses, etc. Il y a de la verve poétique dans cet ouvrage, mais, ainsi que je l'ai dit dans les Notes, l'auteur ne respecte pas assez les lois de la décence. Fazil mourut en 1810.

GALIB naquit à Constantinople, en 1757. Fils d'un musicien chargé de battre la mesure pendant qu'on jouait de la flûte, dans un couvent de derviches-tourneurs, il se lia avec les docteurs de la loi les plus distingués de son temps, et puisa dans cette société le goût du mysticisme qui forme le fond de sa poésie. Dès sa première jeunesse, il composa des vers et se fit surtout connaître par un poëme allégorique intitulé *la Beauté et l'Amour*. De nombreux ouvrages sortirent ensuite de sa plume, dont la plupart traitent de sujets religieux. Il chanta aussi son protecteur, Sélim III, par la faveur duquel il obtint le poste de scheik de Galata. En bon musulman, Galib fit le pèlerinage de la Mecque, au retour duquel il mourut, en 1795, à Damas, où il est inhumé.

GUVAHI vivait au temps de Sélim I^{er}, dont il était le protégé. Il a écrit des gazels qui n'ont rien de remarquable, mais son imitation du *Livre des Conseils* du poëte persan Attar jouit encore d'une juste réputation en Turquie. On ignore l'époque précise de sa mort.

daît à revenir promptement en Turquie, ce dont il avait été informé par une chanson de soldats qui lui était tombée sous la main, et que le monarque, loin de désapprouver sa démarche, l'en récompensa par un présent. Kémal était alors revêtu de l'important emploi de kadiasker, qu'il échangea, quelque temps après, contre la suprême dignité de mufti. Il aimait les lettres et les cultivait avec succès. On a de lui un poème intitulé *Nigaristan*, ou Galerie de portraits, et un autre poème, regardé comme son chef-d'œuvre, sous le titre de *Joseph et Zuléika*. Ces deux ouvrages sont imités du persan. Kémal mourut en 1534.

KORKOUD (LE PRINCE) fut quelque temps en possession du trône, comme son oncle Djem, de triste et poétique mémoire, l'avait été ; mais, vaincu comme lui par les armes de son compétiteur, le sultan Sélim I^{er}, son frère, il songea à se dérober par la fuite au ressentiment du vainqueur. Celui-ci, toutefois, chercha à le rassurer par les témoignages d'une feinte douceur, qui portèrent le malheureux prince à différer son départ pour l'Europe. Ce délai lui fut fatal, car Sélim le fit étrangler. Korkoud demanda une heure de sursis à l'exécuteur de la sentence, et il l'employa à écrire une pièce de vers où il reprochait à son frère les crimes nombreux qu'il avait commis pour monter sur le trône, et appelait sur sa tête la vengeance céleste. Sans avoir eu le mérite de Djem comme poète, Korkoud ne laissa pas de se distinguer sous ce rapport, et il eut aussi la gloire de protéger les littérateurs et les poètes ; sa cour en était remplie. La mort de Korkoud eu lieu en 1512.

LAMII (MAHOMET-BEN-OSMAN-BEN-ALI-NAKKASCH), un des plus grands et des plus féconds poètes qu'ait produit la Tur-

MAHMOUD II (LE SULTAN), né en 1785, succéda, en 1808, après une sanglante révolution, à son frère Mustapha IV, qu'il laissa vivre d'abord, mais qu'il fit plus tard périr avec ses enfants, parce qu'il cherchait à remonter sur le trône. Une grande énergie de volonté était le partage de ce sultan, qui pensa que le seul moyen de rendre un peu de vie à la puissance ottomane s'affaissant sur elle-même, était de lui infuser les idées et de lui faire adopter les institutions européennes. Il résolut donc d'anéantir le redoutable corps des janissaires, ce qu'il exécuta, avec une immense effusion de sang, le 16 juin 1826. Différentes réformes gouvernementales, toujours dans le sens des mœurs de l'Occident, suivirent cet acte de vigueur ; mais ces innovations, si contraires à l'esprit musulman, qui, comme on sait, est stationnaire de sa nature, lui aliénèrent le cœur d'une grande partie de ses sujets. C'est sous son règne que la Grèce, opprimée depuis si longtemps, leva l'étendard de l'indépendance, et finit, après six ans de guerres et de massacres, par redevenir un peuple. Déjà, le 6 juillet 1827, Mahmoud II avait signé le traité qui rendait à eux-mêmes les descendants de Léonidas, mais le canon de Navarin vint, quelques mois plus tard, y mettre le sceau définitif. Prince instruit et éclairé, Mahmoud aimait les lettres et faisait quelquefois des vers. Sa mort, que l'on croit avoir été hâtée par du poison que lui aurait versé une main fanatique, arriva en 1839. Il avait cinquante-quatre ans.

MAHOMET II (LE SULTAN) succéda, en 1451, à son père Amurat II, qui déjà l'avait appelé au trône dès son jeune âge, mais pour y remonter plus tard, à cause des circonstances devenues trop graves pour un souverain de treize ans. Deux années à peine s'étaient écoulées depuis sa prise de possession du

savant indien Khodja-Djihhan. Il mourut à l'âge de cinquante-deux ans, en 1481.

MÉSIHI, originaire de Pristina, près d'Ouskoub, en Macédoine, s'attacha d'abord au grand-vizir Ali-Pacha, dont il devint le secrétaire pour les affaires du Divan impérial. Il avait obtenu cette place au moyen d'une pétition en vers, sous forme de casside, où se révélait un véritable talent poétique. Mais Mésihi ne remplit pas avec une grande assiduité les devoirs de son emploi, et c'est moins son penchant pour la poésie qui en était cause, que son extrême amour du plaisir. Il se trouvait, en effet, au rapport des biographes turcs, plus souvent dans les tavernes et autres lieux de divertissement, que dans le cabinet du ministre. Néanmoins, ce manque d'exactitude ne lui fit pas perdre son emploi, le grand-vizir Ali ne voulant pas laisser sans ressources un poète aussi distingué ; seulement un supplément de paie qu'il touchait du gouvernement lui fut retiré. Après la mort d'Ali, Mésihi s'attacha, en la même qualité, à un autre grand-vizir nommé Jounis-Pacha, mais sans rien changer à ses anciennes habitudes. Le cachet particulier du talent de Mésihi est la grâce, la délicatesse et beaucoup de feu dans la peinture du sentiment de l'amour. Il fut apprécié de ses contemporains, et il paraît que sa gloire offusqua même le poète de cour Sati, car celui-ci crut devoir lui écrire en vers, pour lui reprocher des larcins littéraires commis à son préjudice. Mais Mésihi repoussa ce reproche dans des vers pleins d'esprit, où il dit, entre autres choses, qu'il *n'avait pas coutume, comme les enfants, de manger ce qui avait été déjà mâché*. Outre ses poésies élégiaques, Mésihi a laissé des Descriptions de villes, ainsi que des Épîtres auxquelles il a donné le titre fleuri de *La Rose à cent feuilles*. Il mourut en 1512.

MIHRI, femme poète, était native d'Amasie. Son goût pour la poésie se manifesta de fort bonne heure, et la mit en rapport avec les principaux auteurs de son temps, dont quelques-uns, tels que Sati et Guvahi, éprouvèrent un tendre penchant pour elle, penchant qui, toutefois, ne fut pas payé de réciprocité, par la raison que le cœur de la jeune muse était pris ailleurs. Mihri n'en resta pas moins en fort bon rapport littéraire avec ces poètes; mais son amour, amour bien malheureux, fut pour le jeune Alexandre, fils de Sinan-Pacha, qui n'y répondit que par la froideur la plus blessante. Les charmes extérieurs étaient pourtant, non moins que l'esprit le plus distingué, le partage de cette amante rebutée. La similitude de position, ainsi que de talent poétique entre Mihri et la fameuse Lesbienne, lui fit donner le surnom de *Sapho musulmane*, qu'elle eût mérité, du reste, par la seule mélodie de ses vers brûlants d'amour. Mais ce qui l'en distingue, pour son honneur, c'est qu'elle mena toujours une vie si pure, que ceux-là même qu'elle rebutait ne songèrent pas à attaquer sa réputation; plus heureuse en cela qu'une autre femme poète, qui vivait à peu près en même temps qu'elle, et qui chanta l'amour comme elle, mais qui vivait dans un pays bien différent, la célèbre Louise Labé, dite la Belle-Cordière, dont la calomnie s'efforça de ternir la gloire. Mihri vécut et mourut dans le commencement du seizième siècle, sans qu'on puisse préciser la date de sa naissance et de sa mort, comme si cette douce et gracieuse apparition devait rester enveloppée d'un mystère qui ajoute encore à ses charmes.

MISRI, autrement nommé NIASI, naquit dans un village de l'Asie Mineure nommé Soganli, et fut élevé au Caire, en Égypte. Son esprit, naturellement religieux, acquit dans le commerce

fait connaître une ; mais la plus forte est son aveugle soumission aux volontés de cette altière Roxelane qui, par ses artifices et l'ascendant de sa beauté, parvint à gouverner celui qui gouvernait une partie du monde, et à lui faire fouler aux pieds les lois mêmes de la nature. Un des fleurons les plus brillants de la couronne de Soliman I^{er} fut la protection éclairée qu'il accorda aux lettres, protection qui fit éclore tant de chefs-d'œuvre, semblable au soleil dont l'action donne l'éclat aux fleurs et la saveur aux fruits. Non-seulement ce prince était l'ami des poètes, mais encore il ne craignait pas de prendre ce beau titre dans ses compositions. Son siècle fut pour la Turquie ce que fut plus tard celui de Louis XIV pour la France, et l'on peut ajouter, à la louange du sultan turc, qu'il fit plus que le monarque français, puisqu'il prêcha d'exemple l'amour des lettres et de la poésie, en se montrant lui-même, au milieu de ses grandes préoccupations, bon littérateur et poète distingué.

THALII (MAHOMET) naquit à Kastamouni, dans l'Anatolie ou Asie Mineure, et devint, sous Sélim I^{er}, secrétaire du corps des janissaires. Dans l'intervalle de ses fonctions, il composait des vers, dont quelques-uns ont mérité d'être conservés. On raconte que le sultan lui dit un jour : « Mais je crois vous avoir aperçu au milieu des janissaires qui pillaient la maison de Dukaginogli, à Amasie ? » — « Oui, sans doute, répondit Thalii avec sang-froid, j'y étais, mais pour les empêcher de le faire. » Cette réponse, qui n'était peut-être pas l'expression de la vérité, fut bien reçue du monarque. Thalii entreprit plus tard un ouvrage en prose et en vers, dont Sélim était lui-même le héros ; mais il paraît que le sultan y découvrit des attaques déguisées contre lui, car il devint furieux contre Thalii, qui n'échappa à sa

	Pages.
Illusion (l'), par <i>Baki</i>	17
Inscription d'une Fontaine, par <i>Achmet III</i>	283
Janissaires (les), par <i>Thalii</i>	249
Justes Appréhensions (les), par <i>Abou Sououd</i>	321
Larmes de sang (les), par <i>Amurat III</i>	211
Louanges de Mahomet, par <i>Sati</i>	219
Mariage de la Rose et du Rossignol (le), par <i>Fasti</i>	154
Mihri, femme poète (à), par <i>Sati</i>	217
Monastère (sur un), par <i>Amurat IV</i>	231
Monde (le), par <i>Nedjati</i>	337
Mort du prince Korkoud (la), par <i>Délibourader</i>	201
Noble Orgueil, par <i>le prince Korkoud</i>	167
Nuit d'Orange (la), par <i>le prince Djem</i>	89
Paix de l'Ame (la), par <i>Sélim I^{er}</i>	144
Parole (la), par <i>Lamii</i>	65
Plainte d'Amour, par <i>Baki</i>	19
Pont de Mustapha (sur le), par <i>Délibourader</i>	203
Portrait de Néfii, par <i>Néfii</i>	110
Préceptes moraux, par <i>Kémal</i>	273
Prière, par <i>Mahmoud II</i>	331
Prière du Matin (la), par <i>Osman</i>	195
Printemps (le), par <i>Mésihi</i>	1
Prise de Bagdad (la), par <i>Amurat IV</i>	232
Prisonnier royal (le), par <i>Sélim III</i>	305
Projet et l'Action (le), par <i>Sélim I^{er}</i>	143
Rédempteur (le), par <i>Misri</i>	171
Réflexions philosophiques, par <i>Raghib</i>	289
Règles de Conduite, par <i>Néfii</i>	109
Remerciement au poète Guvahi, par <i>Mihri</i>	45

	Pages.
Réponse au Message du grand-vizir Hafiz, par <i>Amurat IV.</i>	230
Résignation (la), par <i>Mihri</i>	44
Retour à Dieu, par <i>Amurat III</i>	209
Retraite (la), par <i>Baki</i>	25
Rêve de Royauté, par <i>le prince Bajazet</i>	257
Rose et le Rossignol (la), par <i>Fasli</i>	151
Sage Conseil, par <i>Ali Vazi</i>	253
Séparation (la), par <i>le prince Djem</i>	88
Solitude (la), par <i>Misri</i>	173
Sort inévitable (le), par <i>Sati</i>	220
Sultan Amurat IV (au), par <i>Hafiz</i>	225
Sultan Mahomet II (au), par <i>Zeineb</i>	134
Tourment d'Amour (le), par <i>Mihri</i>	43
Véritable Vie (la), par <i>Amurat III</i>	212
Verre d'eau (le), par <i>Mahmoud II</i>	332
Vie humaine (la), par <i>Baki</i>	24
Vieillard à une Jeune Fille (un), par <i>Bajazet II</i>	97
Vin (le), par <i>Baki</i>	21
Yeux et le Cœur (les), par <i>Yahia</i>	246

ERRATA.

Page 79, vers 23, au lieu de *songe à les envahir*, lisez : vise à les envahir.

Page 230, vers 18, au lieu de *serviteur*, lisez : ministre.

Page 311, après le 7^{me} vers, ajoutez celui-ci :

Et dans cet objet seul placer son bien suprême.
